

LES DIALOGIQUES DU MEMORIAL DE CAEN
Conférences de Charles-Edouard Leroux

Cycle 2018
Second semestre

celeroux@orange.fr

Mémoires, Contre-mémoires

4. L'oubli pour horizon

Un double écueil menace les sociétés mises à mal par les impasses du progrès : le *nihilisme* radical qui postule et annonce l'effondrement des valeurs et des principes qui ordonnent nos vies collectives, et son corollaire, le *présentisme*, qui postule que du passé il n'y a rien à attendre. D'où la nécessité de réfléchir à « l'inquiétante menace » (P. Ricoeur) que constitue l'horizon d'oubli inhérent à toute mémoire, pour maintenir nos capacités de résistance et de projet.

Tous nos parcours des mémoires, quels qu'en soient les teneurs et les manifestations, demeurent suspendus à deux hantises, celle du retour intempestif et inopportun d'expériences antérieures que la psychanalyse énonce comme le retour du refoulé, généralement anxiogène et brutal (je pense à la mémoire des esclavages, des persécutions, des exils et des massacres) et celle, toute contraire, de la disparition, voire de l'évaporation non souhaitée et tout aussi inopportune des souvenirs communs qui donnent sens et consistance au présent (je pense à l'esprit perdu de la République, à l'oubli de la démocratie, à l'indifférence pour les Droits de l'homme, au désintéret pour le passé ...).

Nous avons un peu fait le tour de la première des hantises, celle du retour pénible du refoulé, à l'occasion des trois précédentes rencontres centrées sur l'inventaire des mémoires et la mesure de leur poids, ainsi que sur les stratégies d'interprétation censées en corriger les effets indésirables. La situation alarmante, peut-être inédite, dans laquelle se trouve ces derniers temps la société française (mais aussi tant d'autres régions du monde !), nous place au mitant de ces deux hantises : d'un côté une somme d'exaspérations qui marquent le retour de souffrances sociales trop longtemps refoulées dont rend compte par exemple un livre tout récent de Gérard Noiriel qui se veut *Une histoire populaire de la France*¹ nous remettant en mémoire la perpétuelle confrontation entre les représentations, les résistances et les initiatives des classes populaires et les politiques conduites par les élites; de l'autre un redoutable déni de mémoire qui ajoute au discrédit de la politique (devenu habituel) un inquiétant désir d'en finir avec les symboles de la République (l'*Arc-de-Triomphe de l'Etoile*, la *Tombe du Soldat Inconnu*² - c'est le retour du thème : *du passé faisons table rase*, interprété dans un contexte postmoderne, c'est-à-dire sans perspective). De l'un à l'autre, du discrédit de la politique à l'abandon des symboles qui la rendent acceptable, nous devons réfléchir à « l'inquiétante

¹ Gérard Noiriel : *Une histoire populaire de la France*. 830 p. Agone, 2018.

² Question qui a fait l'objet du cycle précédent intitulé *L'esprit perdu de la République*, dont les quatre conférences sont accessibles et téléchargeables à partir du site <https://www.memorial-caen.fr>, rubrique Conférences *Dialogiques*.

menace » (la formule est de Paul Ricoeur) que constitue, pour toute groupe humain, l'inéluctable affaiblissement, parfois jusqu'à la disparition, des moments du passés qui ont donné sens et consistance à notre vivre-ensemble. Telle se présente la question de l'oubli.

A force d'insister sur la tendance actuelle à valoriser les mémoires, toutes les mémoires, au point d'y voir quelquefois la panacée censée guérir les maux dont souffrent nos sociétés, nous pourrions perdre de vue la nature essentiellement précaire de nos mémoires livrées aux aléas de nos aventures individuelles et collectives, au gré des décompositions et recompositions des nations, et à la merci de l'inattendu qui préside au destin des communautés culturelles et des collectivités étatiques. Nous avons beau mobiliser nos mémoires, celles-ci s'inscrivent, celles-ci s'écrivent dans des espaces et des temps déterminés et limités, liées aux conditions affectives qui en favorisent les résurgences et les disparitions, en conditionnent les interprétations jusqu'à cette érosion totale, jusqu'à cet épuisement qui conduit à la *folklorisation*, pour étendre ce terme du linguiste Marcel Courthiade à l'industrie du tourisme et de l'entertainment qui fait planer sur les mémoires culturelles un avant-goût d'oubli définitif. Une réflexion sur le travail de mémoire ne peut contourner cet oubli que Paul Ricoeur énonce comme « *l'emblème de la vulnérabilité de la condition historique* »³ de l'homme. Tant la question de la mémoire demeure indissociable d'une réflexion sur l'oubli.

L'oubli revêt, bien sûr, différentes formes, qui ne sont pas forcément pathologiques dans la mesure où l'oubli, où une part d'oubli s'avère nécessaire à la sélection, à la restitution et au maintien des souvenirs actualisés, comme elle s'avère nécessaire à notre attention au présent. On a souvent tendance à considérer l'oubli comme l'opposé de la mémoire, alors qu'il est la condition de son exercice normal, comme une sorte de régulateur. Une forme d'oubli s'avère souvent souhaitable également pour des raisons de survie quand il s'agit d'alléger la mémoire d'un trop plein et d'un trop d'intensité d'expériences passées, souvent traumatiques, ce dont témoignait récemment le reporter de guerre américain David Rieff dans son *Eloge de l'oubli* nourri de l'expérience des tragédies humanitaires dont il a été le témoin direct dans les Balkans, en Afrique ou au Moyen-Orient⁴. Encore doit-il s'agir d'un oubli circonstanciel, tactique, provisoire, en attendant que devienne possible le chemin difficile de la mémoire qui conduise au pardon et à la réconciliation, auxquels Vladimir Jankélévitch a naguère consacré une réflexion d'une grande profondeur qui inspirera les ultimes recherches de Paul Ricoeur dont nous parlerons dans un instant.⁵

Ces précautions prises, la dimension problématique de l'oubli nous apparaît d'abord dans l'effacement des traces du passé, en nous à travers les troubles mnésiques dont la psychopathologie et la neurologie travaillent à cerner les causes et à trouver le cas échéant les remèdes ; hors de nous, à travers la désagrégation des paysages et les dommages causés à l'environnement, désagréments et dommages qui nous privent de l'occasion de nous remémorer, voire de commémorer, et contribuent à ce déficit de mémoire qui engendre les

³ Paul Ricoeur : *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000). 736 p. Points Essais, 2003.

⁴ David Rieff : *Eloge de l'oubli. La mémoire collective et ses pièges*. 222 p. Premier parallèle éd., 2018.

⁵ Vladimir Jankélévitch : *Le pardon* (1967). Champs Essais, 2019.

illusions rétrospectives dont Bergson a fait en son temps la dimension problématique de toute mémoire. Car il est une forme d'oubli préjudiciable qui consiste à faire illusion ou à se faire illusion en élaborant des fictions censées tenir lieu de mémoire, au détriment de la vérité. Les débats engagés dans un certain nombre de pays, dont la France, sur la question du roman national doivent être portés au crédit de ceux qui œuvrent à la « *dimension véritative de la mémoire* » (terme que j'emprunte à Paul Ricoeur). Historiens et archéologues se chargent très précisément de nous restituer un Réel supposé selon des méthodes objectives dont on a souvent souligné la parenté avec le travail du psychanalyste.

Figure majeure de l'oubli, également, le déni, refus délibéré ou involontaire d'assumer des perceptions et des souvenirs liés aux expériences individuelles et collectives, le plus souvent en raison des atrocités subies ou commises. Autant de formes de l'oubli, d'ailleurs, qui nous conduisent encore une fois à ce constat que l'oubli, loin d'être l'Autre de la mémoire, en constitue au contraire une condition essentielle, tant il n'est pas de manifestation mémorielle possible sans la « mise en oubli » des souvenirs concurrents qui pourraient en brouiller l'expression.

Le point sur lequel je voudrais néanmoins insister à l'issue de notre parcours intitulé *Mémoires, contre-mémoires*, réside dans cette forme de l'oubli qui hante en profondeur me semble-t-il, l'ensemble de la question mémorielle, à savoir la perspective menaçante de l'oubli comme figurant le terme de toute aventure de l'esprit.

En amont de la longue et patiente méditation de Ricoeur sur la *déchirure* mémorielle dont résulte son monument de réflexion intitulé *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, le philosophe a placé l'image d'une étonnante sculpture caractéristique du baroque allemand que l'on peut voir au monastère de Wiblingen, près d'Ulm. Cette allégorie de la condition historique de l'homme le plus souvent intitulée *L'Histoire et le dieu ailé Chronos* est bien propre à provoquer une réflexion sur l'horizon d'oubli inhérent à toute culture, donc à toute mémoire. Ricoeur accompagne la reproduction de la sculpture baroque du commentaire que l'on trouve sur le site du monastère de Wiblingen, commentaire qu'il reproduit en exergue de son livre :

« *En un lieu choisi de la bibliothèque du monastère s'élançait une superbe sculpture baroque. C'est la figure double de l'histoire. À l'avant, Chronos le dieu ailé. C'est un vieillard au front ceint ; la main gauche agrippe un grand livre duquel la droite tente d'arracher un feuillet. À l'arrière et en surplomb, l'histoire même. Le regard est sérieux et scrutateur ; un pied renverse une corne d'abondance d'où s'échappe une pluie d'or et d'argent, signe d'instabilité ; la main gauche arrête le geste du dieu, tandis que la droite exhibe les instruments de l'histoire : le livre, l'encrier, le stylet.* » Monastère Wiblingen, Ulm.

Paul Ricoeur a annoté de sa plume cette allégorie du temps humain : « *Entre la DECHIRURE par le temps ailé et l'ECRITURE de l'histoire et son stylet* ». Déchirure, de racine francique (germanique), indique la séparation, la division, l'éparpillement. Au contraire l'écriture est gravure, incision, elle inscrit, elle trace, elle fait durer ; cela, avec le stylet, terme que le XIXe siècle a utilisé pour désigner l'antique poinçon à écrire, devenu le stylo puis le

stylet informatique, qui a donné aussi le style, qui fait mémoire, alors que le Temps (Chronos) défait, déchire, disperse. *Déchirure et écriture*, écriture contre déchirure : le suffixe *-ure* indique à la fois une action et le résultat de cette action : ce que le temps défait – il déchiquète, il rompt, il rature, il fracture – la mémoire le maintient autant qu'elle peut (« *elle arrête le geste du dieu* », dit la légende du monastère), l'esprit et la main de l'homme le maintiennent, le prolongent, le refont. Sans cesse écrire contre la déchirure, donc contre l'oubli, inscrire malgré la déchirure, résister à l'érosion du temps en dépit de et en même temps grâce à l'horizon d'oubli, parce que la mémoire est à la fois le viatique de l'homme fragile – de « *l'homme précaire* » écrivait Malraux méditant sur l'Intemporel⁶ - et l'élément dynamique qui fait le relai entre l'existence de chacun et celle de ceux qui ont vécu avant lui, de ceux qui viendront après lui. L'homme est ainsi deux fois déchiré, c'est-à-dire inquiet par l'oubli, *intimement* d'une part dans la mesure où chaque instant menace de le séparer de lui-même dans le passage du passé au présent, mettant en péril la continuité de son être, et de manière *extime* (si je m'autorise ce terme lacanien), dans la hantise que rien de ce qu'il fût et fit ne se transmette aux générations suivantes, ne fasse en somme mémoire pour les autres. Par quoi c'est cet horizon d'oubli qui fait paradoxalement de la mémoire le lieu de toutes les résistances. C'est ce que nous pourrions appeler mémoire active ou mémoire engagée, *memoria activa* sur le modèle de la *vita activa* (vie active) que la philosophe Hannah Arendt⁷ concevait comme l'exercice de l'esprit et du corps le plus propre à rendre effectives les valeurs humanistes. C'est précisément cette *memoria activa*, active parce qu'affolée de son inscription dans l'horizon d'oubli, qui nous rend capables de résister à la passivité du monde moderne – si du moins nous entendons par passivité le fait de subir le poids du passé, d'en souffrir, de le relayer sans reprendre l'initiative (que j'ai appelée *interprétation* lors de notre rencontre précédente).

Dans ces conditions, l'horizon devient la métaphore qui permet de caractériser l'oubli comme une ligne (on parle de la ligne d'horizon) qui recule au fur et à mesure que progresse la mémoire. Il y a un instant, notre réflexion sur l'homme précaire nous a convaincus, s'il en était besoin, qu'il serait vain d'entretenir l'illusion d'une toute puissance de la mémoire qui serait susceptible de triompher de l'oubli, même quand le poids des mémoires dévolu à la souffrance et à la culpabilité nous tarabuste avec une telle insistance que nous ferions n'importe quoi pour nous en défaire. Mais du moins le travail de mémoire a-t-il pour sens de tenter d'en retarder la disparition dans le cas où elle est positive, et d'en conjurer les effets néfastes dans les situations où elle s'avère douloureuse (dans ce dernier cas, c'est la question du pardon qui est posée, pardon à soi, pardon à l'Autre). Si le pardon n'est pas l'oubli – ce serait trop facile, soutenait Jankélévitch – du moins le pardon ne prend-il sens, lui aussi, qu'avec l'oubli pour horizon – *oblivisci*, en latin tardif, c'est *ne plus penser à...*⁸

⁶ André Malraux : *L'homme précaire et la littérature* (posthume, 1977). 512 p. Folio Essais, 2014.

⁷ Hannah Arendt : *Condition de l'homme moderne* (1958). Calmann-Lévy, 504 p., 2018.

⁸ Je me permets de vous renvoyer sur ce point à mes trois conférences de 2012 consacrées à la question du pardon chez Hannah Arendt, Vladimir Jankélévitch et Emmanuel Levinas.

Ainsi en matière mémorielle, l'oubli n'est pas un destin, n'en déplaie aux déclinistes et autres prophètes de l'inéluctable décadence des civilisations, qui semblent réinventer la vieille idée que l'avenir d'un être humain ou d'une société se trouve inexorablement soumis à des décrets ou à des lois qui en fixeraient par avance les cadences, les décadences et l'anéantissement. Bien sûr, l'humanité et ses œuvres, comme tout dans l'univers, sont soumis au principe physique de l'entropie selon lequel tout phénomène est voué à la dégradation. Ce qui vaut à l'évidence pour l'horizon d'oubli, sachant que l'oubli, selon l'étymologie (la même qu'*oblitérer*, qui donne l'idée de masquer, de recouvrir) a moins à voir avec l'anéantissement qu'avec le fait de perdre de vue, de raturer, en somme de flouter. D'ailleurs, la métaphore de l'entropie, empruntée au milieu du XIXe siècle à la thermodynamique du physicien allemand Rudolf Clausius, renvoie, elle aussi par l'étymologie (*εντροπη* littéralement « action de se retourner », à prendre au sens de « action de se transformer »), à l'idée de dégradation et de transformation plus qu'à celle d'anéantissement. Ce que je veux signifier, c'est que si l'oubli est bel et bien l'horizon de la mémoire, sa programmation n'obéit à aucun ordre a priori ni à aucune loi prédéfinie.

La preuve en est que les mémoires sont faites d'apparitions, de disparitions et de réapparitions, selon des logiques complexes (et compliquées !) que nous n'avons eu cesse de scruter depuis des mois, dans les cycles consacrés à la question du *déracinement*, au pari de *penser (dans) un monde nouveau* ou encore à *l'Esprit perdu de la République*. Et si l'oubli est inéluctable en tant qu'horizon, les cheminements des mémoires, quant à eux, ne sont pas tracés d'avance, à tel point que nul ne saurait prétendre qu'une mémoire a tel destin déterminé dont le point final serait l'oubli. Du fait même que l'oubli demeure un horizon, nul n'est en mesure d'être assuré d'en avoir fini avec une mémoire. A preuve les résurgences mémorielles qui viennent sans cesse compliquer la marche du monde, là où on ne les attendait pas. En revanche, j'aurais volontiers recours au terme de *métamorphose* qu'encore une fois j'emprunte à André Malraux⁹, parce que la transformation n'est pas forcément un déclin ou une décadence, mais témoigne de la volonté de l'homme de toujours reprendre l'initiative d'une mémoire qui résiste à l'horizon d'oubli que tout son être veut précisément défier. C'est pourquoi je suggère que nous considérions cette mémoire, qui se métamorphose, qui s'avance sur un horizon d'oubli sans cesse recommencé, comme l'analogie de ce que Malraux célèbre comme le propre de l'art (et de la littérature), qui est de défier le temps. Malraux a d'ailleurs pu déclarer : « *Je ne distingue pas le domaine de l'art des autres. La volonté de création artistique ne me semble pas plus s'opposer à la volonté de transformation du monde que la pensée scientifique . . .* »¹⁰. Dans ces conditions, mémoire est peut-être le nom de tout ce que l'homme crée pour défier le temps, pour reporter encore et encore l'horizon d'oubli qui hante la conscience de « *l'homme précaire* ».

⁹ André Malraux : *La métamorphose des dieux*. 1.*Le surnaturel* (1957). 2.*L'irréel* (1975). 3.*L'Intemporel* (1976). *Œuvres Complètes*, tome V. Bibliothèque de la Pléiade, 2004.

¹⁰ « *Rencontre avec Malraux* », entretien accordé à Gabriel d'Aubarède. *Les Nouvelles Littéraires*, vol.3, n° 1283, 3 avril 1952.

http://malraux.org/wp-content/uploads/2018/07/140jg_lesnouvelleslitteraires_entretien_03041952.pdf

De même que notre perception de l'espace ne peut se constituer que sur l'horizon physique résultant de la courbure terrestre, de même la mémoire ne peut-elle se constituer et se continuer que sur l'horizon psychique et spirituel constitué par l'oubli.

Pour poursuivre la métaphore visuelle, disons que c'est l'oubli qui met la mémoire en perspective. C'est la raison pour laquelle *la tentation nihiliste* en matière mémorielle ne saurait constituer qu'une version de ce qu'une tradition philosophique a consacré sous la formule de *sophisme de la raison paresseuse*. Le sophisme de la raison paresseuse renvoie à un type de raisonnement très répandu aujourd'hui. Je m'appuie ici sur le travail réalisé par la philosophe Laure Fournier, spécialiste des « raisons d'agir », dont la thèse a été publiée en 2015¹¹. La philosophe soutient notamment que les raisons que nous invoquons pour guides de nos actions ne sont pas forcément les causes véritables de ces mêmes actions. Rappelons la définition la plus simple et la plus courante du sophisme : il s'agit d'un raisonnement faux qui revêt pourtant toutes les apparences de la vérité grâce à des arguments qui semblent solidement fondés et fort convaincants. En matière mémorielle, lorsque nous nous interrogeons sur l'état présent de nos sociétés et sur l'état du monde en général, nul doute que nous avons bien des raisons de croire (je dis bien *croire*) que décidément les leçons du passé, celui des guerres et des décolonisations, des crises sociales et des expériences heureuses et malheureuses des Trente Glorieuses et de la Guerre froide, n'ont servi à rien, et qu'en somme mémoire et oubli s'équivalent. Les arguments sont empiriques : voyez l'état de la géopolitique mondiale, voyez l'état de l'Europe, dont nous avons fait un peu le tour à l'occasion des derniers cycles des Dialogiques de 2016 à 2018¹². Le rien (*nihil* en latin) est précisément le mot qui conduit à cette conclusion *nihiliste* que, de la mémoire à l'oubli, il n'y a qu'un pas, puisque le travail de mémoire, quelque envergure qu'il revête, ne conduit jamais qu'à un résultat nul. C'est peut-être aller un peu vite en besogne, mais ce sentiment ne manque pas d'être relayé et renforcé par nombre d'intellectuels comme Michel Onfray, Eric Zemmour ou Michel Houellebecq, dont le psychanalyste rennais Robert C. Colin résume le désastreux bilan censé discréditer nos engagements mémoriels : « *nivellement par le bas, perte des valeurs, démission des élites, dictature de la technique, de l'évaluation et du pragmatisme, tyrannie des communautés et des individualismes, mondialisation hégémonique, déculturation progressive, meurtre de la langue, ou encore le rejet de l'étranger, le déni des différences et, en écho, une violence terroriste grandissante* »¹³. Ceci dans un article consacré à *une violence nihiliste* diffuse qui, selon l'auteur, résulterait de la désillusion à l'égard d'un état de fait présent qui produit le sentiment du vide associé à une déception à l'égard de la réalité, dépit de décennies de ressassement mémoriel.

Nous pourrions ainsi comprendre le nihilisme comme l'exact opposé du Devoir de mémoire que les tenants du nihilisme veulent voir tomber dans l'oubli, tout comme les Droits de l'homme et les principes des Lumières qui se trouvent littéralement jetés aux oubliettes pour obsolescence. Or, de la dépréciation à l'oubli, il n'y a qu'un pas, vite franchi (on « jette »),

¹¹ Laure Fournier : *Les problèmes de la causalité mentale*. 538 p. Lulu.com, 2015.

¹² Textes des conférences disponibles sur le site du Mémorial de Caen, à la rubrique Conférences Dialogiques.

¹³ Robert C. Colin : *La violence nihiliste*. Revue *Topique*, 2007/2 (n° 99), p. 139-171. <https://www.cairn.info/revue-topique-2007-2.htm-page-139.htm>

avec pour conséquence le risque que la rude épreuve de la désillusion ne conduise à une violence, d'abord idéologique, puis pratique, aujourd'hui terroriste, demain totalitaire peut-être, qui s'en prend non seulement aux êtres humains et à leurs univers de pensée, à leurs valeurs, mais vise également, et de plus en plus, à détruire les lieux de mémoire, au point que désormais il relève du droit humanitaire de protéger le patrimoine de l'humanité. Un ouvrage de Ahmed Alhousein Abassi témoigne bien de ce phénomène¹⁴ : les images de la destruction de la ville de Palmyre par Daesh en 2017 demeureront certainement un symbole de cette volonté nihiliste d'en finir avec la mémoire, non pour le triomphe d'une cause, mais pour la promotion du néant. Quand l'oubli n'est plus un horizon à faire reculer, mais tout au contraire un objectif à atteindre, il y a fort à craindre que notre temps soit en train d'inventer, non un droit à l'oubli relatif, si nécessaire au cheminement des mémoires, mais un culte du néant absolu qui, soit dit en passant, n'a pas grand-chose à voir avec le vide significatif du bouddhisme. N'est-ce pas quelque chose que nous commençons à vivre, et que vivent déjà un certain nombre de pays sur tous les continents ?

Il est une autre manière, moins violente et moins idéologique, mais très répandue elle aussi, d'en finir avec la mémoire, c'est de la récuser pour le motif qu'elle n'aurait rien d'essentiel à nous apprendre. Fini, la *memoria activa* (la mémoire engagée) suggérée plus haut, reléguée au rang de la curiosité spéculative, au bénéfice de la *vita contemplativa*, pour reprendre une formule de Hannah Arendt citée plus haut¹⁵.

Dans une réflexion sur les effets destructeurs de mémoire que le mode de vie contemporain peut provoquer, il paraît inévitable de s'interroger sur l'impact des rythmes de vie que nous impose la société de consommation à l'ère hyperindustrielle. Je voudrais commencer par faire la part des choses : il est difficilement contestable que nous vivons dans un monde, ou en tout cas dans un type de société qui accordait encore il y a peu aux questions de mémoire, en particulier de mémoire collective, de mémoire sociale, une place primordiale. Le système éducatif dans ses composantes majeures, les équipements culturels, des bibliothèques aux musées, et des médiathèques aux mémoriaux, l'industrie du tourisme mondialisé ainsi que les politiques de conservation et de commémoration aux plans national et international ; en un sens, tout semble fait pour maintenir, entretenir et promouvoir les mémoires individuelles et collectives considérées jusqu'à présent comme essentielles à la construction de nos repères et à la constitution de nos projets.

Et pourtant, c'est précisément là le paradoxe de notre temps, qui manifeste une sorte de contradiction entre une mobilisation mémorielle d'une grande richesse et un état d'esprit dominant que j'ai naguère qualifié d'*antimémoire*¹⁶, qui résulterait du mode de vie lié à la société de consommation de masse. L'horizon d'oubli qui nous intéresse maintenant concerne les rythmes qui ordonnent au quotidien la construction de nos projets et la réalisation de nos engagements, de plus en plus voués à l'accélération par l'intensification de la concurrence

¹⁴ Ahmed Alhousein Abassi : *Le terrorisme et le droit international humanitaire*. 144 p. Univ. Européenne, 2018.

¹⁵ Cf. note 5.

¹⁶ Je me permets de reprendre ici une partie de la réflexion que j'ai menée en 2012 dans le cadre d'un cycle que j'avais intitulé *Antimémoire*.

économique et en raison de la multiplication des moyens technologiques de communication et d'information. Nous pouvons redouter que les rythmes de vie actuellement imposés par le mode de vie consumériste au stade hyperindustriel, et qui tend à se mondialiser, ne remettent en cause la mobilisation des mémoires, et, loin de maintenir l'oubli comme un horizon, de nous y précipiter comme on court à l'abîme. De même que nous avons acquis la certitude que l'humanité est devenue capable de s'anéantir par les armes de destruction massive et par l'épuisement des ressources planétaires, de même devons-nous faire l'hypothèse qu'un certain degré de développement technologique et industriel pourrait conduire l'homme devenu insouciant à une autodestruction psychique, en raison d'un mode de vie qui commence par endommager ses capacités cognitives, en l'occurrence mémorielles.

Il apparaît alors que si nous n'avons plus la même perception du temps, si nous n'éprouvons plus de la même manière le rapport du passé au présent et du présent au futur, si notre temps socialisé nous impose des rythmes effrénés, notre hantise de l'oubli, donc notre souci du passé, se trouve profondément modifiés. La tyrannie de l'immédiat qui nous éloigne de la capacité à prendre en compte le temps d'une vie, à nous inscrire dans la trace de ceux qui sont nés avant nous, à nous situer dans la durée, pour privilégier exclusivement l'instant. Ce qui signifie que le déploiement au présent d'une existence individuelle et collective ne procède plus par une sorte de cumul d'expériences, mais nous voue, à travers une atomisation d'instant, à un perpétuel abandon de ce qui a précédé. Autrement dit, nous sommes capables de penser l'évènement, l'immédiat ; nous ne serions plus capables de penser la durée, constitutive de la conscience, dont l'autre nom est mémoire, c'est-à-dire résistance à la perspective de l'oubli. Le désintérêt pour l'horizon d'oubli nous donnerait à vivre une expérience du temps inédite, que François Hartog met en évidence sous l'appellation de *présentisme*¹⁷. Il s'agit d'une manifestation paradoxale de la mémoire qui, en deux décennies, serait devenue omniprésente dans une conjugaison tous azimuts des formes mémorielles : lieux de mémoire, commémorations, patrimoine, identité, parallèlement à une temporalité chaque jour plus soumise à la consommation et à la marchandise, et non structurée par la hantise de l'oubli. Il est bien vrai qu'il entre dans *l'esprit du temps* de tout rendre présent. Restauration des monuments, reconstitution des évènements, reconstruction des espaces historiques dans l'historial ou le mémorial, reproduction des œuvres grâce à des techniques inédites. En apparence, la mémoire est au premier plan. Pourtant, je verrais plutôt dans ce *présentisme* dont parle François Hartog une mémoire paradoxale, parce que ce *présentisme* efface presque totalement cette marque du temps que constitue l'horizon d'oubli. Et tout cela n'est pas sans lien avec les rythmes, avec la tyrannie de l'immédiat, qui veut que les choses soient toujours comme elles sont tout de suite et le demeure. L'esprit du temps nous impose bel et bien un rythme, un tempo qui se présente comme bien différent, et sans doute opposé au temps historique.

Voilà en quoi la tyrannie du temps réel ne peut que conduire à une structuration cognitive et psychologique qui compromet gravement les questions de mémoire, et pourrait bien, si nous

¹⁷ François Hartog : *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps* (2003). 352 p. Points histoire, 2015.

n'y prenons garde, faire apparaître une ère anthropologique nouvelle, une nouvelle figure de l'homme, que Zaki Laïdi, politologue, définit comme « *l'homme-présent* »¹⁸, voué à évoluer sans vergogne, goguenard, c'est-à-dire sans profondeur dans un monde désormais sans repères fixe, et sans projet consistant. Sans politique en somme, ou plutôt politique du vide, ainsi qu'en témoigne Jean Baudrillard : « *La vitesse est ... le triomphe de l'instantané sur le temps comme profondeur, le triomphe de la surface ... sur la profondeur du désir. [...] Triomphe de l'oubli sur la mémoire, ivresse inculte, amnésique.* »¹⁹

Et pourtant ne manquent pas les occasions et les lieux de mémoire mis à notre disposition par une société *présentiste*. Nous pouvons même en trouver l'illustration dans le tourisme, étant entendu que l'optimisation économique et temporelle a colonisé l'ensemble de nos vies et de nos activités. En attendant que se reconstitue un véritable tourisme, qui renoue avec la lenteur des mémoires, le tourisme pressé, tourisme avant tout consommateur, n'échappe pas non plus à la dictature de la vitesse, qui impose de multiplier les circuits et de juxtaposer des lieux et des atmosphères différents dans un minimum de temps.

Si nous ne voulons pas donner raison à Edgar Morin qui nous avertit que « *nous avançons comme des somnambules vers la catastrophe* »²⁰, autrement dit vers la mémoire anecdotique, accidentelle, seulement ludique et paradoxalement superficielle, donc insouciante de l'horizon d'oubli, il nous faudra réapprendre à refuser les diktats de l'urgence et de l'immédiateté, pour renouer avec la lenteur qui seule donne sens au temps en rétablissant le sentiment de la durée.

Et pour cela, réapprendre le vrai travail de mémoire qui commence par l'épreuve de la déchirure. C'est peut-être cela, et d'abord cela, le « devoir de mémoire », qui oblige à la lenteur et à la réinscription de la conscience dans la durée, en toutes circonstances. Le comble de notre époque vouée à la mémoire est d'avoir à renouer avec l'horizon d'oubli dont la hantise constitue la seule justification. Vaste programme, probablement difficilement compatible avec le mode de vie actuel.

¹⁸ Zaki Laïdi : *La tyrannie de l'urgence*. 46 p., Cerf/Les grandes conférences, 1999.

¹⁹ Jean Baudrillard : *L'œil du cyclone*. Nouvel Observateur, hors-série, 2001, p. 90.

²⁰ Edgar Morin, interview publiée dans le magazine *Terra Eco* le 28-10-2011.

<https://www.terraeco.net/Comment-vivre-moins-vite-comment,19890.html>